

moyen de l'exactitude la plus sévère dans l'application des lois de l'hygiène. La ventilation, les feux, les fumigations, les chlorures, seront prodigués pour la purification de l'atmosphère. La plus exacte surveillance régnera sur l'observation des soins de propreté générale et locale, sur le choix et la confection des aliments. Si les hommes sont entassés dans un faux-pont malsain, on les répartira dans les batteries; on se ménagera, s'il le faut, de l'espace aux dépens des emménagements de l'état-major; on réglera les exercices de manière à ce que les hommes jouissent d'un repos suffisant; on soutiendra le moral des équipages en favorisant les jeux, les danses, etc. Mais, en dépit de tous ces moyens, n'espérez pas déraciner le mal s'il git dans l'encombrement; alors ce que vous aurez de mieux à faire sera de relâcher dans le port le plus voisin, afin de déposer à terre votre surcroît de personnel.

Nous arrivons à l'examen de cette grave question de la contagion, moins pour les équipages eux-mêmes, car, infectante ou contagieuse, il est tout aussi difficile d'en borner les progrès, dans l'étroite enceinte d'un navire, mais pour les populations auxquelles vous pourriez apporter un fléau.

Les anciens considéraient comme contagieuse toute maladie qui sévissait sur des masses; cette confusion s'est perpétuée jusqu'à une époque assez rapprochée de nous, et n'est pas même effacée de l'esprit de beaucoup de modernes, qui confondent encore la contagion et l'infection; parmi les auteurs renommés qui professent la doctrine de la contagion du typhus, nous choisirons Pringle, Rouppe et Poissonnier, qui nous ont servi de modèles, et nous examinerons leurs assertions à cet égard.

« J'ai quelquefois remarqué, dit Pringle, que la fièvre putride était extraordinairement contagieuse, mais l'infection ne se communique que lentement, et il n'y a guère que ceux

» qui se trouvent renfermés dans le mauvais air qui y soient » sujets. »

Il nous semble qu'il est difficile de mieux désigner l'infection, par opposition à la contagion, qui se communique en un instant, et indépendamment de l'état de l'air; quant à ce qu'il rapporte d'ouvriers infectés pour avoir travaillé à des couvertures de malades, le fait demande éclaircissement et ne constituerait d'ailleurs qu'une exception.

Voyons ce que dit Rouppe: « L'équipage fut également infecté, officiers et matelots; tant ceux qui fréquentèrent les malades que ceux qui s'en tinrent éloignés.

» J'ai souvent observé cette maladie dans mes voyages, » mais, en la prenant à temps, je l'empêchais de devenir » contagieuse. »

Ainsi des individus qui gagnent le mal en se tenant éloignés des malades, une maladie qu'on empêche de devenir contagieuse en la traitant comme il faut, ne sont pas, ce me semble, des arguments bien en faveur de cette contagion.

Parmi les épidémies de typhus, celle qui a causé le plus de ravages et qui paraîtrait avoir été le plus manifestement contagieuse, serait celle qui moissonna l'escadre de Dubois de la Mothe et la ville de Brest, en 1758, épidémie dont Poissonnier Desperrières donne une description très-pittoresque. Voyons pourtant comme il s'y prend pour prouver la contagion:

« La plupart des marins des équipages sortaient des prisons » d'Angleterre et avaient déjà beaucoup souffert; plusieurs » d'entre eux étaient encore à leur apprentissage, et les trou- » pes de marine qui se trouvaient sur cette escadre n'étaient » point habituées à l'humide élément. La crainte, chez quel- » ques-uns, de se voir aux prises avec l'ennemi, les mauvais » aliments, dont les vaisseaux ne sont que trop souvent ap- » provisionnés, la malpropreté qui règne presque tou- » jours parmi les équipages français, le séjour de l'escadre

» de M. Dubois de la Mothe dans une rade qui n'est pas salubre, etc. »

Est-il possible d'accumuler plus d'arguments en faveur de l'infection? Continuons :

« Il n'était pas nécessaire pour cela que la maladie fût de nature à se communiquer, mais si, à toutes les causes ci-dessus, on joint la qualité contagieuse qu'on ne peut méconnaître, on n'est plus surpris. » Voilà qu'après avoir admis l'infection suffisante, il s'obstine à invoquer la contagion, tant les préjugés ont de puissance.

« Il suffisait de se porter par zèle ou par devoir au secours des malades pour être atteint de la contagion *qui éludait même les précautions de ceux qui tâchaient le plus de s'en garantir.*

« Cette maladie ne prend guère naissance que dans les temps chauds et humides, où l'air a peu d'agitation, et lorsque des substances animales putréfiées le remplissent de leurs émanations. » Ceci n'a pas besoin de commentaires.

Mais si l'on demande comment l'épidémie a passé dans les hôpitaux de Brest, l'auteur se chargera de la réponse : « En entrant dans les hôpitaux on se trouvait plongé dans un air très-chaud, dans lequel les personnes qui n'y étaient pas habituées pouvaient à peine demeurer quelque temps sans être attaquées d'un mal de tête.

« L'hiver qui, en 1758, fut doux et pluvieux à Brest, ne contribua pas peu à rendre les causes générales plus actives... L'air doux et humide se renouvelait plus difficilement... et dissolvait les miasmes putrides qui émanaient des moribonds, des cadavres, etc. »

Mais voici que l'auteur nous fournit la contre-épreuve : « Après le départ de l'escadre, les malades qu'on laissa à Louisbourg, débarrassés de leurs voisins, furent plus à l'aise ; le renouvellement de l'air devint moins difficile ; par là l'in-

» fection réciproque fut moins à craindre, chaque individu n'ayant qu'à lutter contre son ennemi personnel. »

Voilà l'infection simple qui cède à la seule influence d'un air abondant et pur.

Si nous nous sommes étendus sur cette analyse, c'est moins pour combattre une doctrine qui n'est plus guère aujourd'hui qu'un fantôme presque ridicule, que parce qu'elle nous a fourni une excellente leçon sur l'étiologie du typhus.

Quant à la dothinerie, malgré l'assertion positive de M. Bretonneau, la plupart des médecins de Paris s'accordent à la considérer comme non-contagieuse.

Ainsi donc, au lieu de concentrer d'infortunés malades dans le foyer qui les dévore, dispersez-les dans des lieux salubres bien aérés, où chacun puisse respirer un air pur, et où le petit foyer d'infection que chacun représente s'évanouira dans le tourbillon atmosphérique sans nuire à personne; car ce n'est qu'en respirant les émanations concentrées des malades qu'on peut contracter la maladie. Tel n'est pas, sans doute, le système des partisans de quarantaines et de cordons sanitaires, mais c'est celui de la raison et de l'humanité.

Fèvre jaune.

Nous abordons l'histoire d'une maladie qui doit intéresser à un haut degré le médecin navigateur, non-seulement à raison de l'obscurité, de l'incertitude, qui couvrent encore et ses causes et son essence et sa thérapeutique, mais aussi en ce qu'elle constitue le principal fléau dévastateur des équipages dans nos colonies des Indes occidentales où séjournent annuellement beaucoup de vaisseaux de l'état et du commerce. Il est à remarquer que tandis que le scorbut et le typhus tendent à disparaître, ou du moins ne se montrent que rarement aujourd'hui à bord de nos vaisseaux, la fièvre jaune, au con-

traire, semble, depuis quelques années, exercer plus de ravages que jamais parmi les navigateurs européens. Nous ne prétendons pas, à l'imitation des auteurs qui admettent certaines transformations de maladies, telles que la lèpre en syphilis, que la fièvre jaune ait pris la place du scorbut ou du typhus, mais nous en déduisons une conséquence bien plus importante pour la pratique et plus consolante pour l'humanité, c'est que si ces derniers fléaux se trouvent effectivement conjurés, c'est parce que nous avons su nous adresser aux éléments qui les provoquent, tandis que, relativement à la fièvre jaune, nous n'avons point encore appris à reconnaître et à combattre le principe qui favorise son développement et ses progrès.

Il est une destinée commune aux maladies dont les ravages attestent notre ignorance, c'est de donner lieu à une foule d'écrits qui, loin d'éclaircir la matière, ne font plutôt que l'embrouiller par la quantité d'opinions variées et souvent bizarres dont ils encombre la science. Découragés par le silence des investigations matérielles, les médecins abandonnent la voie de l'observation pour s'égarer dans les théories; et les faits recueillis, comme une matière malléable, subissent toutes les formes que l'imagination s'efforce de leur donner.

Telles sont les réflexions que nous suggèrent la lecture des nombreux écrits publiés sur la fièvre jaune; c'est en vain que nous avons tenté d'en extraire l'essence; fatigués d'un labeur inutile, étourdis de la quantité des documents disparates, nous avons pris le parti de déposer nos livres et d'en appeler à nos souvenirs, ne tenant compte que des renseignements qui cadraient le plus avec les résultats de notre expérience personnelle.

Répudiant un vain étalage d'érudition, et n'écrivant que pour de modestes praticiens, il nous importera peu d'établir la généalogie chronologique de la fièvre jaune, et d'examiner si cette maladie n'est autre chose que la fièvre ardente d'Hip-

postrate et de Galien, qui parlent en effet du vomissement noir et de la couleur jaune de la peau, ou la peste d'Athènes décrite par Thucydide, et dont M. Dalmas prétend avoir éprouvé la plupart des symptômes à Saint-Domingue.

Nous n'examinerons pas si le mal est indigène en Amérique ou s'il y fut importé de Siam ou de tout autre lieu; à peine si nous hasarderons de dire que la première bonne description qu'on en possède est due à un médecin portugais, Jean Ferreira de Rosa, qui écrivait en 1694. Le fait de son existence est malheureusement trop constaté, et cela nous suffit.

Suivant qu'ils ont envisagé l'origine, la cause, la prédominance de certains phénomènes réels ou supposés, les auteurs ont désigné cette maladie sous des noms différents, parmi lesquels nous lui conserverons celui de *fièvre jaune*, non que nous le jugions absolument préférable aux autres, puisque le phénomène qu'il désigne n'existe pas toujours, mais parce que c'est celui sous lequel la maladie est le plus généralement connue dans la marine; or, les mots n'étant que des signes conventionnels, il suffit de s'entendre.

Si ces divers points nous paraissent de peu d'importance, il n'en est pas de même des causes qui peuvent engendrer cette funeste maladie; nous ne pouvons, en effet, nous dissimuler que là git la question capitale; car si nous arrivions à déterminer les conditions précises sous lesquelles elle se développe, nous serions bien près d'en posséder le remède, et peu nous importerait alors qu'elle fût transmissible par contagion ou par infection; puisqu'il nous deviendrait facile, sinon d'en prévenir toujours l'invasion, au moins d'en borner les ravages. Si nous venions à prouver, par exemple, qu'elle tire son origine de certains états de l'atmosphère extérieure, les moyens purificateurs et l'émigration nous offriraient des remèdes certains, et nous frapperions de ridicule et de barbarie ces cruelles machinations d'isolement échafaudées par l'ignorance et la terreur. Mais nous n'en sommes pas rendus à ce point

de perfection; et telle est précisément la cause de cette volumineuse polémique dont nous sommes témoins depuis quelques années.

Aux yeux de quelques uns, la chaleur est l'agent principal du développement de la fièvre jaune; ils se fondent sur ce que toutes les causes qui modifient la température, comme les vents, l'exposition des lieux, les saisons, impriment de semblables modifications à la maladie.

D'autres adjoignent à cet élément le concours de l'humidité et d'un foyer d'infection, parce que, disent-ils, partout où l'air est pur et sec, quelle que soit d'ailleurs sa température, la fièvre jaune ne se montre jamais, telles sont les plages sablonneuses de l'Arabie; tandis que la plupart des auteurs s'accordent sur ce point que l'abondance des pluies, l'existence d'un foyer miasmatique et l'élévation de la température engendrent partout des fièvres graves plus ou moins analogues à la fièvre jaune. C'est en cela que l'exposition en plein air pendant la nuit, où les vapeurs sont condensées par le refroidissement de l'atmosphère, est réputée si dangereuse.

Pour d'autres, enfin, les agents précédents ne sont que les auxiliaires, les *adjuvants* d'un germe *spécifique* qui est en même temps l'instrument de la transmission de la maladie, d'un *miasme contagieux* enfin. Ce principe peut, selon quelques-uns, dormir des années entières au sein de l'économie, pour se réveiller à la première provocation des agents auxiliaires dont pourtant la nécessité est telle que l'absence d'un seul de ceux-ci suffit pour paralyser l'action du miasme spécifique: telle est la doctrine des contagionistes.

Telles sont les causes déterminantes alléguées dans l'état actuel de la science; si, sous l'influence de ces causes données, la maladie se montrait toujours, la question serait promptement jugée; mais il en est bien autrement, et ce fléau capricieux paraît se jouer de toutes les théories en faisant invasion d'une part dans des lieux où l'on ne saurait dé-

montrer l'ensemble de ces causes, et, d'autre part, en refusant de se montrer dans des endroits où elles exercent le plus d'empire. Il convient, sous ce rapport, de donner place ici aux remarques de M. Levicaire de Toulon: « La fièvre jaune, » dit-il, ne semble pas se propager dans l'hémisphère sud; la » ligne des équinoxes paraît lui former une barrière insurmontable; cependant toutes les constitutions physiques de l'air » et du sol, propres à son développement, sont en quelque » sorte réunies à Rio-Janeiro (Brésil), à Quilia et Avica (Pérou), et dans plusieurs parages méridionaux des côtes de » l'Afrique et de l'Asie.

» Est-on autorisé à attribuer la prédilection qu'affecte la » fièvre jaune pour l'Amérique du nord, en ce que cette partie » est plus chaude que celle du sud? mais le Brésil et le Pérou » sont infiniment plus chauds que les États-Unis; en outre, » ils offrent des alternatives de chaud et de froid, et sont très- » humides.

» Guayaquil, placée sous quelques degrés nord sur la côte » ouest d'Amérique, est ravagée par la fièvre jaune; Panama » l'est également, tandis que Lima, située sous le 14° degré » sud, même latitude que la Martinique au nord, est un pays » très-sain quoique très-sale; la direction des vents jouerait- » elle ici quelque rôle essentiel? mais sur cette côte ouest » d'Amérique les vents régnants du sud-ouest viennent de la » pleine mer, comme les vents alizés aux Antilles.

» L'élévation du pays y serait-elle pour quelque chose? non. » Avica est un littoral maritime bas, et, qui pis est, sous le vent » d'un morne et d'un flot couverts d'un amas si épais de fiente » d'oiseaux de mer, que l'air en est infecté dans une assez » grande étendue. Avica n'est cependant jamais désolée par » la maladie. Quilia est sur la côte, et près d'une rivière, il y » fait extrêmement chaud, et la fièvre jaune ne s'y montre » jamais.

» A Lima la malpropreté des rues est remarquable; on y

» laisse des chiens, des ânes, des mulets morts se putréfier,
 » sans même en enlever les ossements après que les animaux
 » de proie les ont dévorés. Tous les cadavres humains n'y sont
 » pas même couverts de terre dans le cimetière, qui n'est qu'à
 » une petite distance de la ville; l'humidité de l'atmosphère y
 » est extrême et constante; car le ciel, toujours chargé de
 » nuages, ne permet que difficilement aux rayons solaires d'ar-
 » river jusqu'au sol; enfin on n'y ressent point de ces fortes
 » brises qui renouvellent l'air en s'opposant à la stagnation des
 » miasmes; avec tout cela on n'y voit point de fièvre jaune, ni
 » même de ces affections dites embarras gastrique, fièvre bi-
 » lieuse, etc., espèces d'annexes de cette maladie.

» Je suis peut-être le premier voyageur, ajoute M. Levicaire,
 » qui ait signalé cette préférence que la fièvre jaune manifeste
 » pour l'hémisphère septentrional, préférence remarquable
 » pour le Nouveau-Monde surtout, mais qui s'exerce aussi sur
 » l'ancien, ainsi que l'attestent les épidémies de Livourne, de
 » Barcelonne, de la côte d'Afrique, et les épidémies presque
 » annuelles de Cadix. »

Voilà qui n'a pas besoin de commentaires, et qui nous
 mène directement à convenir que sur la cause efficiente de la
 fièvre jaune nous ne savons absolument rien jusqu'à présent;
 aussi voyons-nous les observateurs circonspects abandonner
 cette question, et M. Andral, par exemple, ranger la fièvre
 jaune parmi les épidémies de cause douteuse.

Il y a dix ans qu'on ne cherchait point à découvrir la cause
 de cette fièvre ailleurs que sur les plages malsaines où abor-
 daient les navigateurs, lorsque M. Lefort, médecin en chef au
 Fort-Royal (Martinique), mettant à profit des observations
 antérieures, (les exemples ne manquant pas de navires où la
 fièvre jaune s'est développée spontanément à la mer) et les
 siennes propres, vint à s'imaginer que cette cause pourrait
 bien résider dans les navires eux-mêmes. La funeste épidémie
 de 1821 ne tarda pas à lui fournir de malheureuses applica-

tions de sa théorie aux navires que dépeuplait la mortalité, au
 point qu'on fut obligé de les désarmer, tant parce qu'il ne
 restait plus assez d'hommes pour les manœuvres, que pour
 sauver les restes infortunés de leurs équipages: les corvettes
 la *Diligente* et l'*Egérie* se trouvèrent dans ce cas; et telle
 était l'activité des principes délétères qui s'y trouvaient ren-
 fermés que les hommes envoyés pour les purifier furent la
 plupart frappés de la fièvre jaune, dont quelques-uns furent
 victimes.

Cette opinion ne tarda pas à devenir celle de beaucoup de
 chirurgiens de la marine, et nous lisons dans la thèse de
 M. Fribourg, chirurgien du brik l'*Antilope*, qu'en 1826
 l'obligation où l'on se trouva de désarrimer la cale, fut immé-
 diatement suivie de l'explosion d'une épidémie telle qu'en
 moins d'un mois les deux tiers d'un équipage de 80 hommes
 passèrent à l'hôpital et quinze en moururent; on fut d'autant
 plus fondé à regarder la cause de l'épidémie comme inhé-
 rente au navire, que bien que cela se passât au mois d'août
 au fort de l'hyvernage, il n'y avait pas de maladie au Fort-
 Royal. Sur la demande du chirurgien, l'équipage fut mis à terre,
 et dès lors il n'y eut plus de malades, tandis que, des trois
 hommes laissés à bord comme gardiens, deux furent frappés
 et l'un d'eux en mourut. Le navire fut purifié et blanchi à la
 chaux; dès lors l'équipage put revenir l'habiter sans danger.

A la même époque, le brik l'*Abeille* ayant une voie d'eau
 fut forcé de désarrimer sa cale; dès ce moment la fièvre
 jaune éclata, et fit périr en moins d'un mois trente-cinq
 hommes sur cent.

La goëlette la *Topaze*, dont l'équipage devait être acclimaté
 par plusieurs années de séjour dans la colonie, fut de même
 obligée de déranger sa cale et perdit, par suite, cinq hommes
 sur trente.

Enfin la frégate l'*Astrée* avait franchi l'hyvernage sans
 accident, lorsque, des circonstances l'ayant forcée d'opérer

des dérangements dans la cale, l'épidémie fit irruption, et dans l'espace de quinze jours enleva vingt-quatre individus.

En dépit de l'éloquence de pareils faits, on pourrait supposer qu'une idée de M. Lefort, homme très-ardent à faire adopter ses opinions, a pu dominer de jeunes esprits faciles à recueillir la pensée d'autrui; mais nous avons à présenter un document antérieur aux observations de M. Lefort, et d'autant plus précieux qu'il émane d'un observateur, historien ingénu de faits qu'il ne destinait certainement pas à voir le jour. Cependant l'épidémie de la gabarre *l'Infatigable* est une des plus remarquables que nous puissions produire, sous le rapport des précieuses leçons que nous pourrons y puiser. Voici le résumé du rapport de M. Fleury : La gabarre *l'Infatigable*, ayant soixante-treize hommes d'équipage, est chargée de conduire cent trente-quatre passagers de Rochefort à la Guadeloupe, où elle arrive en novembre 1816. On lui fait transporter de la Pointe-à-Pitre à la Basse-Terre quarante soldats convalescents de fièvre jaune avec les effets de ceux qui avaient succombé à l'épidémie qui régnait alors dans l'île, et par suite de laquelle plusieurs navires désarmaient faute de matelots. En raison de sa destination l'équipage de *l'Infatigable* était obligé de travailler à l'ardeur du soleil des tropiques et souvent avec la pluie, la plupart des hommes étaient presque nus et manquaient d'effets pour changer. Il est peu de navires, dit M. Fleury, où le service se fit plus strictement qu'à bord de celui-ci : à l'activité d'un bâtiment de transport on joignait l'observation rigoureuse des règlements de guerre, pour les exercices du canon, d'abordage, de manœuvre; nos malheureux matelots n'avaient de répit qu'aux heures des repas; l'équipage courait la *grande bordée*, ce qui obligeait les hommes à dormir sur le pont pendant la nuit; la discipline était en même-temps si sévère et dégradante qu'une partie des matelots désertaient et que les autres restaient démoralisés, se livrant à l'insubordination dans l'es-

poir de rompre leurs chaînes et cherchant dans l'ivresse l'oubli de leurs misères, ce qui n'aboutissait qu'à rendre les châtimens plus barbares.

Les fièvres intermittentes, les diarrhées muqueuses et dysentériques sévirent d'abord sur le plus grand nombre. La gabarre fut employée à transporter des canons de la Martinique à la Guadeloupe; on conçoit combien ce métier devait occasionner de rudes travaux. Dans l'un des voyages, le capitaine, dans le but d'éviter la maladie, crut devoir mouiller à une lieue de la Pointe-à-Pitre, mais sous le vent des marais, et il en résulta que les transports nécessitaient de longues traversées, par le soleil et la pluie, ce qui fatiguait excessivement les hommes des embarcations qui rentraient souvent fort avant dans la nuit. C'est alors que débuta l'épidémie : dans les premiers jours d'avril 1817, deux hommes furent frappés et allèrent mourir à l'hôpital. Le 5 mai, le navire appareilla de la Basse-Terre, avec des passagers, dont six convalescents de fièvre jaune et plusieurs prisonniers. A Saint-Martin, ayant besoin de faire du bois, l'équipage fut envoyé couper des palétuviers mêlés de mancenilliers, dans un marais fangeux; le lendemain six hommes tombèrent malades; le navire partit pour Saint-Thomas; chaque jour il survenait de nouveaux malades; les moyens purificateurs étaient prodigués. Le 18 mai dix hommes étaient à l'hôpital, un élève et le capitaine étaient malades en ville; le 22 M. Fleury lui-même fut atteint de la maladie et déposé dans une maison particulière; il ne releva qu'au bout d'un mois, et ce n'est qu'alors qu'il apprit les calamités de l'infortuné navire qui dans cet intervalle avait perdu trente-sept individus (plus de la moitié de l'équipage), dont cinq officiers y compris le commandant, vingt-sept matelots, deux mousses et trois passagers *habitant la colonie depuis quelques années, et qui probablement, dit M. Fleury, sont venus puiser l'infection à bord.*